

Président

ACTE PREMIER

Entrée en scène

PROCESSION : Une bougie posée sur terre éclaire faiblement la salle. Torse nue, un pagne de femme autour des reins, l'étudiant est accroupi à même le sol devant la bougie à côté de laquelle est posé un linge blanc contenant des reliques de sa mère. La soeur est debout en face de son frère, de l'autre côté de la bougie et du linge blanc. Tous les deux sont très émus et de temps en temps, la soeur essuiera une larme.

La soeur : Elle n'a pas beaucoup souffert, pauvre maman.

L'étud. : Tu me l'avais écrit, en effet. Mais comme toujours sans détails.

S : Comment aurai-je pu te décrire des scènes qui auraient réveillé en moi des souffrances toutes fraîches et'auraient trop bouleversé alors que tu avais des examens à préparer ? C'était déjà assez pénible comme cela.

E : Selon tes précédentes lettres, maman gardait toute sa santé. Quelles est cette fièvre qui l'a emportée en si peu de temps ?

S : Il est vrai que rien ne pouvait présager cette mort lorsqu'on voyait maman vaquer à ses activités comme à la coutume. Mais c'est son moral qui était profondément atteint.

E : Tu veux dire ...

S : Que la mort de papa a considérablement ruiné mère. Tu étais loin. Moi, je travaillais déjà ici, en ville. La vie de nos parents était réglée depuis longtemps dans une harmonie à deux. La mort de père déséquilibré totalement sa femme.

E : Il est heureux que tu sois arrivé au village.

S : Oui. Dès que le télégramme m'est parvenu, j'ai été aidée par ce garçon auquel je venais de me fiancer et par ton ami si bien que le lendemain je partais déjà.

E : Bien entendu, maman n'avait pas été conduite à l'hôpital ?

S : Oui l'aurait fait ? Tu sais combien est loin le dispensaire le plus proche du village. Heureusement j'avais été prévoyante en emportant quelques médicaments que j'ai administré à mère. Mais elle disait : "C'est inutile, ma fille, je vais rejoindre votre père. C'est lui qui m'appelle au pays des ancêtres".

E : Quand tu es arrivé, maman avait donc toute sa raison et pouvait encore parler ?

S : Oh oui, jusqu'au dernier moment, mère a gardé sa lucidité. Dès mon arrivée, elle s'est montrée très réjouie et même demandé à une de ses voisines de me préparer à manger en lui indiquant où elle devait trouver le nécessaire. Malgré que je lui demandais le repos, elle a voulu à tout prix bavarder avec moi. Elle m'a d'abord raconté, ainsi que je te l'avais écrit, les débuts son mal puis elle m'a dit : "Ton frère aîné est loin. J'aurais tant voulu le voir avant de m'en aller rejoindre votre père et les miens. Quand votre père a quitté ce monde, il m'a vu, le pauvre, aucun de vous... Moi, j'ai la chance de te voir. Merci ma fille d'être venue si vite (elle s'arrête, prête à pleurer).

E : Dis-moi, petite soeur, les dernières paroles de maman. Force ta mémoire et essaye de te les rappeler.

S : (Elle s'accroupit à son tour comme son frère et la bougie éclaire leurs visages tristes). Je n'ai pas d'effort à faire car les dernières paroles de mère résonnent toujours à mes oreilles. C'est comme si je les entendais en ce moment même;...

FF : Voix de la mère (cette voix de la mère mourante est haletante et entrecoupée, Y mettre un peu d'échec pour lui donner plus d'émotion. Des phrases de cette voix reviendront tout au long de la pièce).

Mon enfant, je vais partir... mais je pars heureuse et satisfaite en te voyant car toi, c'est ton frère. Quand il revindra dit lui... dis lui n'oublie pas que je m'en vais tranquille et sereine. Votre père et moi vous laissons notre bénédiction qui vous a soutenue jusqu'ici... Vous nous avez vus vivre... Nous vous avons soignés pauvrement et vous voilà devenus grands sans que nous n'ayons rien volé à personne pour vous nourrir... Votre père, C'était moi et moi, c'était votre père. C'est ainsi qu'il faut vivre comme mari et femme... Il est parti, votre père, et personne ne peut l'accuser de l'avoir surpris avec sa femme ou volant dans son champ. Je vais partir ainsi. Si après moi, quelqu'un vous dit que je fait ceci ou cela, il ment... je n'avais qu'un mari. Mais les temps changent, ma fille. Hélas ! les temps changent, mais une mère, une fille, femme de maison doit se respecter. Et à vous deux je dis : montrez-vous digne de l'éducation que nous vous avons donnée... ne nous tourmentez pas sur terre, du pays des ancêtres par une conduite déshonorante. Suivez notre exemple. Nous n'avons pas fait du tort à personne. Même au tribunal des anciens, nous n'aurons pas de questions embarrassantes...

E : Maman, oh pauvre maman.

S : Mère n'a exprimé qu'un regret...

E : Lequel ? Qu'est ce qui a pu assombrir mère au moment du suprême départ ?

OFF : Jen ne regrette qu'une chose... Je m'en vais et mes bras n'ont porté ni un petit fils ni une petite fille... mais cela n'est rien. Je suis fière que toi ma fille aies trouvé un garçon sérieux. De son côté, suis son exemple... tu ne peut avoir qu'un mari... le secret de ton corps, n'appartient qu'à celui qui est connu de tout le monde : ton mari. Ni l'argent, ni l'envie de vos beaux habits de la ville, aucune raison ne peut te faire vendre à un autre homme... Si ce garçon t'a choisi, c'est qu'il t'apprécie... alors ne le déçois pas... ne le déçois jamais ni avant ni après le mariage. Ne nous déshonore pas pour rien au monde. Que ton frère à son tour, se trouve une fille digne de lui. Qu'il ne considère pas seulement la beauté. Elle se fane après deux ou trois enfants. Mais qu'il épouse une bonne femme de maison. Nous vous laissons à deux... à vous de former un clan... Qu'il est bon d'avoir des enfants. Ne voilà-t-il pas que toi, ma fille, tu vas m'enterrer ! Mais ne nous faites pas honte dans l'autre monde. Gagner votre vie honnêtement. Aucun jaloux, aucune envie n'aura d'emprise sur vous. Ton frère sera pour toi un père et un oncle... Sois pour ton frère une mère et une tante. Je te bénis et à travers toi, je bénis ton frère au nom de votre père et à mon nom. Les ancêtres aussi vous bénissent.

S : En disant cela, elle prit de la cendre blanche et me l'appliquée sur le front, la poitrine et chacun des poignets, répétant chaque geste deux fois. Pour toi et pour moi, disait-elle. Ensuite maman m'a demandé encore un de ces comprimés que je lui avais donnés auparavant. En fait, comme on dit, c'était pour m'éloigner. Quand une minute plus tard, je suis revenue avec le comprimé... maman, maman, maman.... (Elle éclate en sanglots... L'étudiant se met à côté d'elle et la prend dans ses bras. Elle sanglote ainsi quelques temps puis se calme et son frère lui essuie les larmes. Elle ramasse soigneusement le linge blanc et son précieux continue puis se dirige vers sa chambre tournant l'interrupteur au passage. La lumière vient au salon et l'étudiant souffle la bougie et va s'asseoir dans un fauteuil en pensant. (Le silence dure jusqu'au retour de la soeur au salon)

E : Nous attendons que je commence à travailler et nous irons ensemble au village pour que je fleurisse la tombe de père et mère. Ce sera aussi l'occasion de donner à boire pour les remercier aux gens qui t'ont aidé durant ces jours tristes.

S : Mais le retrait du deuil nous le ferons plus tard ici car beaucoup d'amis ont sympathisé durant cette période de malheur.

E : Oui, tu m'avais écrit que tu as eu beaucoup de gestes de sympathie.

S : C'est surtout ton ami, sa femme et mon fiancé qui se sont beaucoup dépensés. Alors, que j'étais encore au village, ils ont organisé la veillée ici. Ils ont fait beaucoup de dépenses en boisson pour tous ceux qui venaient présenter leurs condoléances.

E : Les amis sont précieux. Et c'est dans le malheur que l'on en voit les sincères.

S : Ton ami va d'ailleurs venir bientôt. Tu devrais songer à te changer.

E : Je suis aussi bien comme cela... il fait si chaud aujourd'hui... Quant à ton fiancé, c'est un que j'apprécie beaucoup, il est exactement comme je l'imaginai à travers des lettres. Aussi, on ne va pas trop faire languir.

- S : Entrez... entrez donc... (entre le fiancé de la soeur; il donne vigoureuse poignée à l'étudiant)
- F : Mais on te prendrait pour un chef coutumier venant endroite ligne du fin fond du pays.
- E : En chef coutumier, je te ferais remarquer que chez nous on ne toque pas aux portes. Nous ne sommes pas dans les pays d'hypocrisies qui ont toujours quelque chose à cacher au visiteur. (Le fiancé donne une bise à la soeur). Encore ! Mais quia introduit ces moeurs sauvages ici ?
- S : De quelles moeurs sauvages s'agit-il ?
- E : Et les démonstrations que vous venez de faire là, vous, deux !
- F : Dis tout de suite que tu es jaloux de ta soeur !
- E : Du tout... du tout... et même sicola était... mais chez nous on ignorait ces singerie... l'accolade oui... et encore (un coup à la porte et l'ami entre)
- A : Mais tu es encore drapé dans un pagne.
- F : Je lui disais la même chose il n'y a pas deux minutes.
- S : ET moi je suis fatiguée de lui répéter.
- F : Qu'il dise seulement qu'il a trop chaud... qu'il ne s'habitue pas encore à notre climat (chaleur) après des années au pays du froid
- E : En voilà encore un. Crois-tu qu'un crocodile qui sort de l'eau change de nature ?
- F : Bien sûr que non; monsieur le crocodile, mais encore...
- E : Eh bien, je n'ai pas à m'habituer à quoi que ce soit. Dix ans au pays de froid n'ont pas changé ma nature d'homme de la chaleur. Tu es comme ta femme (montrant sa soeur). Elle se donne mille peines pour me faire manger ces choses fades que je détestais la-bàs et me prive ainsi de ces délicieux petits mets qui nous ont fait grandir... sous prétexte que je ne dois pas manger brusquement le régime alimentaire... comme si on arrivait en Europe les blancs s'étaient dérangé la peine de me donner d'abord les plats de chez nous avant que je m'habitue aux leurs.
- A : Raconte toujours ce que tu veux mais tu n'as pas voulu m'accompagner au stade parce que tu trouvais qu'il faisait chaud.
- E : Ceci, c'est tout autre chose...
- F : Ah voilà !
- S : Quelle toute autre chose ?
- E : Tous ces saillards qui étaient au stade en sont sortis mouillés de sueur, je n'aurai pas été le seul à avoir chaud.
- F : Mais toi, tu aurais eu plus chaud que les autres.
- E : A propos, comment a-t-il été le fameux match ?
- A : Foudroyant... et je ne dis que cela. Ton vieux, tu as raté quelque chose de formidable.
- E : Oh, mais je comprends tout...
- F : Qu'est-ce que tu comprends ? Dis tout de suite que notre équipe est piètre.
- E : On vous a donné une chance unique. On vous a opposés à une équipe qui n'a de formation sportive que de nom.
- S : Oh non ! Tu veux minimiser notre victoire.
- A : Viens à la conclusion que c'est de notre faute si l'autre équipe était faible.
- E : Ce n'est pas votre faute, oh non.; pas du tout. Mais votre ruse, oui.
- F : Où veux-tu en venir ? En quoi cette victoire est-elle une ruse ?
- E : La ruse ? ... Simplement dans l'adversaire à vous opposer.
- A : Si je comprends bien, tu contestes même le tirage au sort des équipes. *Eté*
- E : Je ne conteste rien.. Je m'imagine simplement que comme toujours il aura truqué
- F : Comme toujours... alors pourquoi pas. Tout chemin ne mène-t-il pas à la victoire ?
- S : ET tu oublies, mon frère, que notre adversaire est le champion de la saison dernière ?
- E / Nous y voilà...
- A : Quoi, nous y voilà... Qu'est-ce que ça veut dire "nous y voilà" ?
- E : C'est que je me suis laissé dire qu'après la dernière saison, l'équipe des taureaux je maintiens le mot comme vous pouvez le constater, cette équipe donc soutenue par des gens à sous, a racheté deux joueurs parmi les meilleurs de l'équipe championne de la saison dernière.
- F : Et alors ? Le transfert n'est-ce pas la règle du jeu ?
- E : Même si c'est la règle du jeu comme tu dis, il n'en reste pas moins vrai que

- F : Mon cher beau-frère, il est impossible de te comprendre, tu t'élèves à cette heure contre les principes universellement admis.
- E : Principes universellement admis ou pas, c'est injuste. Et c'est injuste parce que une équipe forme et entraîne ses joueurs qui lorsque bien qu'un point, lui sont influencés par les sens dont la seule sportivité est l'argent. Dès lors, ces mêmes joueurs que vous me blâmez la saison écoulée parce que dans une autre formation, vous les adorez quand vous les avez achetés.
- F : Monsieur le raisonneur, laisse-moi te dire que le monde actuel n'est pas régi par des belles phrases et d'étincelants raisonnements.
- E : Et par quoi donc s'il te plaît ?
- F : (Faisant le geste pour indiquer l'argent). Par ceci... et rien que par ceci...
- E : (Se levant). En fait, je crois que le monde est jaloux de ma tenue. Et pour vous faire plaisir, je vais ne changer.
- (Il fait un pas vers l'escalier quand on frappe à la porte qui laisse entrer la fiancée de l'étudiant en culotte. Pris de court et voyant l'étonnement de sa fiancée, l'étudiant se précipite pour donner une bise à la nouvelle venue).
- F : ça alors, quel docteur de la loi ?
- Fe : Mais mon chéri, tu n'as...
- E : (Voulant dévier la conversation et prendre le dessus). Mais mon pigeon, quelle tenue ?
- S : Comment quelle tenue ? Tu ne manques pas de toupet, toi.
- E : Eh bien.. Quelle tenue.. ouh.. Quelle tenue pour sortir dans la rue quoi.
- Fe : Et alors ? Ma tenue ne plaît pas ?
- E : Elle me plaît, certes... mais elle risque de plaire à beaucoup d'autres.
- S : Alors, réjouis-toi !
- E : Je ne vois vraiment pas pourquoi (à la fiancée). Assieds-toi, ma chérie. On ne ~~est~~ pas beaucoup vu (avec un clin d'oeil d'intelligence).
- F : Tout le monde n'est pas chômeur, Dieu merci...
- E : Merci pour le compliment.
- Fe : Ne peux-tu t'efforcer d'être sérieux ne fut-ce qu'un moment ?
- E : Je le suis, ma chérie, je le suis. Mais c'est cet individu qui me provoque.
- F : Individu, toi, toi-même !
- A : Paix, les beaux-frères.
- F : Ok, Je disais donc que la semaine écoulée, j'étais terriblement dépassé par les événements et...
- E : (Entre les dents). Comme toujours...
- F : Qu'est-ce que tu as dit ?
- S : N'y fais pas attention.
- F : Oui, je voulais savoir à quel point on est dans les démarches.
- A : Hélas !... pas très loin.
- E : Comment pas très loin ?
- A : J'étais distrait : je suis venu notamment t'apporter la lettre de la Société où nous avons déposé la demande il y a quinze jours.
- S : Et la réponse est...
- A : Négative, hélas !
- S et Fe : Non.
- A : Si (il sort une lettre de sa poche et la remet à l'étudiant qu'il parcourt impassible).
- E : Eh bien, ils n'ont pas de places... ils n'en ont pas. A l'impossible nul n'est tenu.
- F : Qu'est-ce que tu crois ?
- E : Non, c'est ce qu'ils ont dit.
- Fe : Et tu crois tout bonnement ce qu'ils disent.
- E : Le moyen de faire autrement ?
- A : En réalité, tu es un fataliste.
- E : Correction, je suis réaliste.
- S : C'est quoi être réaliste pour toi ?
- Fe : Ne confonds-tu pas, par hasard, réalisme et aveulement ?
- E : (à la fiancée) A toi, je réponds par non. (à la soeur) ET à toi, je dis qu'être réaliste c'est accepter qu'il n'y a pas de places quand la personne supposée vous en fournir vous écrit qu'il n'y en a pas de vacantes. Alors satisfaites, demoiselles ?
- S :

- S : Le malheur est qu'avec toi il n'y a pas de frontières entre les blagues et les choses sérieuses pour une fois.
- F : Il est temps de prendre la vie au sérieux. Lorsque on passe trop de temps à l'école, on attrape une sorte d'infantilisme. C'est fréquent, tous ces gaillards affublés de diplômes et avant passé toute leur jeunesse à user le fond de leurs culottes sont tous perdus quand ils sont plongés dans la vie active. Beau-frère, mets tes belles théories en poche et regarde la vie en face. Je dirais comme toi, sois réaliste.
- Fe : La vérité est qu'il croit qu'on va lui apporter une belle place sur un plateau d'argent. Il croit qu'il est quelque part en Occident...
- E : Là, tu divagues (s'énervant à son tour). Et puis, je ne vous comprends absolument pas; Vous ne me convaincrez jamais que nous ne sommes pas en Afrique ici. Et jusqu'à preuve du contraire, je sais et vous le savez aussi, que plus que partout ailleurs, c'est en Afrique qu'on a besoin de cadres, disons des cadres bien formés. Du Nord au Sud de ce continent, nous patageons et nous débattons dans notre sous-développement. Appelez cela Tiers-monde, pays en voie de développement ou de sous-développement, cela vous regarde. Mais n'essayez pas de me mettre en tête que dans ce ~~pays~~ ou l'analphabétisme fabuleux bat son plein qu'il manque des places pour les Africains, ~~des enfants de ce continent avant le même combat que si pas plus que des enfants de fortune qui n'ont le privilège de servir les intérêts des maîtres et colonisateurs.~~
- F : Oh très bien, très bien. Mais pose-toi la question. Pourquoi depuis cinq mois ne travailles-tu pas encore ?
- E : Je n'ai pas de question à me poser. Je sais une chose : nous sommes réputés pour notre lenteur. Je sais que quand ces messieurs se réveilleront de leur torpeur, ils daigneront jeter un coup d'oeil sur mon dossier et seront certainement heureux d'utiliser mes services.
- S : Tu as la preuve en mains qu'il seront réveillés et s'ils ont jeté un regard sur ton dossier. Tu as la réponse. La troisième réponse négative.
- E : Ce sont des Sociétés privées auxquelles je me suis adressé uniquement par formalité. La place que j'attends réellement c'est à l'administration.
- Fe : (ironique). Et tu es certain que là ça ira comme sur des roulettes ?
- E : Pourquoi pas ? Vous n'allez tout de même pas me dire que cette même administration qui a consenti des dépenses durant des années en m'accordant une bourse d'études sera assez bête pour ne pas utiliser la compétence que j'ai acquise à ses frais.
- A : C'est justement alors qu'il faut être réaliste et voir que le problème n'est pas pour l'administration de profiter de tes services mais...
- E : Mais quoi ? Où se situe le problème d'après vous ?
- F : Je crois qu'il faut excuser notre bonhomme. Il n'est pas conscient des changements de ce pays.
- A : Car en fait c'est là qu'est le problème. Tu as étudié aux frais de l'Etat et celui-ci devrait être récompensé. Mais cela suppose que tu travailles dans l'administration. Et là, il y a des hommes, des agents de l'administration comme nous les appelons. C'est donc pas l'Etat qui te donnera un poste mais ces agents.
- E : Et quelle différence vois-tu ?
- F : Immense... immense... une différence haute comme l'Himalaya.
- Fe : Comme tu l'as dit, il est vrai que nous sommes dans un pays jeune.
- E : Bel euphémisme...
- Fe : Pardon ?
- E : Non rien, continue.
- Fe : Nous sommes dans un pays qui a besoin de cadres... nationaux de préférence. Mais il faut ~~écarter~~ avec les débuts de notre accession à l'indépendance pour... *compter*
- E : Oh ma chérie... Qu'est-ce que cela vient encore faire ici ? Pour que je travaille il faut faire intervenir les débuts de l'indépendance ?
- A : Mais certainement. Il faut y remonter pour savoir que les postes ont été occupés, bien souvent, par n'importe qui... Surtout par des chiens fidèles des anciens maîtres... Ce n'est donc pas toujours le facteur capacité qui a beaucoup joué. Ces gaillards qui d'ailleurs craignent la retraite comme la peste, occupent les places tant bien que mal et ne veulent à aucun prix les perdre.

S : J'y suis, il y reste.

E : Ils ont raison. Qu'ils y restent. Leurs services sont accessoires. Moi, je ne veux prendre la place de personne, je veux occuper un poste vacant et je suis convaincu qu'il n'y a pas pléthore des cadres nationaux mais des vides doivent être nombreux.

F : A la bonne heure. Mais des autres voient le danger dont tu ne sembles être conscient. Il est certain que si on te met quelque part, ton redoublement sera supérieur de dix du bon vieux temps.

A : Et on risque de se rendre compte que tu ne peux facilement et efficacement prendre la place de celui-là même qui a signé ton contrat.
(Silence.)

E : Pessimistes comme vous êtes, si je comprends bien, je n'ai qu'une chose à faire : acheter boues et maclettes et aller cultiver les champs dans mon village en cachant les diplômes dans le double fond de ma valise. ET s'il en est ainsi, comment expliquez-vous que tous ces jeunes diplômés ne sont pas tous sur le navé ?

Fe : Eh bien, c'est là qu'on va te donner une leçon de réalisme dans notre société actuelle.

E : Dois-je aller bic et papier pour prendre note ?

S : Inutile... tu as une mémoire prodigieuse, Docteur.

A : Il faut prendre le monde tel qu'il est et le temps tel qu'il nous vient. Il y a trois voies actuellement pour avoir du travail.

F : (Debout) La première est simple : avoir un soutien fort et bien placé.

E : Ça, c'est pas difficile et vous auriez pu me le dire depuis longtemps. La fiancée a une collection de soutien bien solides, je crois. Quant à bien les ajuster, elle me donnera la leçon.

F : Grand enfant, va. Je parle comme tu l'as bien compris d'un parent, d'un ami influent capable de te recommander valablement.

E : (Sérieux). Oh là alors c'est un non catégorique et énergique. J'ai appris à souffrir et à trouver ma joie et bonheur uniquement dans un résultat si mince soit-il que j'acquiers par mes propres efforts. Ma seule joie est de ne dire que là où je suis, je m'y suis hissé par mes propres forces

A : A ton aise. Le deuxième chemin est d'être originaire du même coin que celui qui est censé t'engager.

S : Et ce réellement ou par naturalisation.

E : Je ne te suis plus.

Fe : C'est simple. Si tu constates que ton futur patron n'est pas du même coin que toi tu changes ton identité. Tu achètes d'autres pièces qui te font originaire du même coin que ton futur patron. Avec un peu d'argent on arrive à tout.

E : (Articulant avec insistance). Belle action en effet. Allez prétendre cela après, que l'argent est un mauvais maître. Mais dites-moi, avant changé d'identité, je me présente chez le patron. Il me parle dans notre supposé langue commune ou bien il me pose des questions au sujet de notre région d'origine. Avouez que j'aurai une belle jambe.

S : Allons... Allons... tu manques d'imagination, mon frère. En ce moment-là, tu dis que tu es dans la capitale et y a grandi. Tu n'as été dans la région d'origine qu'une ou deux fois quand tu étais bien jeune.

E : N'est-ce pas ! Il fallait y penser. Avant que vous ne m'enseigniez la troisième ruse, dites-moi pourquoi ces parvenus, appelons les ainsi, acceptent si facilement les intellectuels du même coin qu'eux ne peuvent-ils pas travailler si bien qu'ils les supplantent ?

F : D'abord, ils le font par solidarité tribale. Ils supposent qu'un gars de chez eux ne va pas faire du margoulinage pour les buter dehors et même si cela était, le poste reste, comme qui dirait, dans la famille.

E : Ingénieux... très ingénieux et tribaliste en effet. Allons, je suis impatient de connaître le troisième secret.

S : N'en parlez pas. Ce gaillard a une pierre dans le cerveau. Celui qui peut lui faire changer d'avis n'est pas encore né. Mon frère est très têtu. Déjà quand nous étions jeunes, il avait le même caractère.

A : Ce qu'il ne veut pas comprendre c'est que bien de choses ont changé ici. Il faut se frayer soi-même son chemin au soleil. C'est la loi de la jungle. Nous sommes arrivés au stade où tous les moyens sont bons pour atteindre le but. Mais lui, il est trop bon et trop sûr et croit que tout le monde est comme lui.

- Fe** : Peines perdues que toutes ces considérations. Nous sommes tous conscients de tout cela. C'est lui qui doit s'en convaincre (indiquant la chambre de l'étudiant).
- S** : Des années s'écouleront avant qu'il ne s'y soumette.
- Fe** : Pendant que ce temps passera, faudra-il qu'il reste là à ne rien faire.
- S** : Je connais bien celui qui a son dossier à l'administration. C'est l'un des hommes réputés : aucun dossier ne peut porter sa griffe sur les seules considérations de mérite ou de compétence.
- Fe** : S'il en est ainsi, nous devons laisser ce rêveur demeurer dans la lune et nous devrions agir sans et malgré lui. C'est là la seule façon de lui ouvrir les yeux. Quand il s'en apercevra, ce sera trop tard.
- S** : Que veux-tu dire ? J'ai peur de comprendre.
- Fe** : Ton frère restera longtemps chômeur avec ses manières de puritain. A nous d'utiliser les moyens en usage ici, à son insu.
- A** : Pas mauvais du tout. Voilà ce que je propose mais il faut qu'une bonne fois vous fermiez vos grandes bouches (baissant la voix). Je vais contacter le type qui a son dossier et l'inviter à venir ici. Nous nous débrouillerons pour organiser quelque chose de simple mais très bien.
- S** : Oui, mais comment ferons-nous comprendre cela à l'intéressé lui-même ?
- Fe** : C'est le point le plus important qui risque de tout faire rater.
- E** : (A la cantonnade) Eh bien quoi, n'y a-t-il plus personne au salon ? On n'entend plus rien. Dormez-vous ?
- S** : Nous causons mais à voix basse et il n'est pas dit que nous devons hurler comme certaines personnes qu'on entend même dans la rue.
- E** : (A la cantonnade). Que completez-vous à voix basse ?



ACTE DEUXIEME

- L'ETUDIANT : Ouf ! Ouf... on peut respirer. Je suis heureux que tout le monde ait apprécié à sa juste (valeur) mesure cette bienfaisante visite.
- LA FIANCEE : Je peux dire ouf comme toi mais pour une autre raison : tu as limité les dégâts et ça n'a pas été sans mal.
- L'AMI : Quelle idée de vouloir entamer des discussions avec un bonhomme comme celui-là ?
- L'ETUDIANT : Je vous avais prévenu. Sa présence ne pouvait me rendre hypocrite. Je dis ce que je pense et à qui veut m'entendre.
- LA SOEUR : Tu oublies que toute vérité n'est pas si bonne à dire... surtout pas à n'importe qui.
- L'ETUDIANT : Je suis plutôt convaincu qu'à des bêtards comme ceux-là, il est bon de cracher la vérité toute nue. Si on utilise des périphrases et des euphémismes, il n'y aura aucun écho dans leur caboche, déjà trop vide. Mais dites-moi, ai-je gaffé ?
- LE FIANCE : Non et c'est dommage.
- L'ETUDIANT : Oh cet esprit de contradiction ! Tu veux me condamner de n'avoir pas gaffé ?
- LE FIANCE : Je le regrette car le bonhomme me tance sérieusement sur le système...
- L'ETUDIANT : Tu as pourtant très habilement sauvé quelques situations qui allaient se dégrader.
- LA SOEUR : Je sais pourquoi il dit ça.
- LE FIANCE : Oui, toi... évidemment que tu sais. Car ces éloges décochés très romantiques, n'ont pas manqué de te faire dresser les cheveux : belles fleurs par-ci, fraîches dames par là. Ces vieux ne se gênent vraiment pas, encore un peu j'allais lui envoyer mon poing quelque part.
- L'ETUDIANT : Tout doux... tout doux, beau-frère. Je suis ignorant des nouvelles manières d'ici mais cela ne m'étonnerait pas que celle-ci en soit une.
- LE FIANCE : Qu'il aille au diable. Avec moi il trouverait à qui parler. Non mais le bonhomme ne pouvait vraiment pas se gêner.
- L'ETUDIANT : Je suis en train de gâcher quelqu'un à ma cause.
- L'AMI : Pas du tout. C'est tout de même dans les bons usages de complimenter les dames, non ?
- LE FIANCE : Il m'a dû complimenter sa femme si elle en vaut encore la peine. Encore un peu et tu l'aurais vu gratter sa vieille carcasse contre... c'est tron fort. Quel sans-gêne !
- LA SOEUR : Ne sois pas si jaloux pour rien. Etais-je le seul objet d'éloge ?
- LE FIANCE : Ouais ! Et je n'ai pas dit (cela) le contraire. Mais qu'on n'en parle plus. Je suis capable de faire un malheur.
- L'ETUDIANT : Enfin... Songeons plutôt à demain. Que fait-on ? Seras-tu très occupé ?
- L'AMI : Pas spécialement. Mais-je passer te chercher ?
- L'ETUDIANT : Par exemple... Tu m'offrirais ainsi l'occasion de venir encore une fois te faire un échec.
- LE FIANCE : Les dames ont terminé le ménage. Je vais devoir me sauver et au besoin je peux déposer tout le monde.
- LA FIANCEE : Bonne idée car il est tard, dors bien mon chéri. Je ne manquerai pas de passer te voir demain.
- LA SOEUR : Tu seras bien gentille. Grand merci et dis bonjour à ta femme qui m'a fuie ces jours-ci. (au fiancé) conduis prudemment.
- L'ETUDIANT : A demain tout le monde. Toi le chauffard, n'oublie pas que tu véhicules une dame ou mieux selon la nouvelle expression "une si jolie et fraîche fleur". (salutations à la cantonade puis la fiancée, l'ami et le fiancé s'en vont.
- LA SOEUR : Je suis fatiguée. (Les meubles se disposent en grand lit). Je vais dormir tout de suite. Bonne nuit.
- L'ETUDIANT : (l'embrassant) Vas-y ma petite... Tu le mérites ton sommeil. Tu as été merveilleuse... La femme parfaite de bons rêves. Pas de budget pour engager les cadres nationaux... Pour les soi-disants techniciens étrangers... ces fonds existent... deux ou trois dinars par jour... là aussi le budget existe, gaspillage d'énergie... dilapidation des fonds... pour un jeune pays, c'est inadmissible... mais qui voit ça et très bien... tout le monde dénigre le mal sous cape ... Mais est-ce le courage qui manque ?

RIPÉAU

La voix de la soeur : Voilà... voilà. Oh, Citoven Directeur, quelle surprise !
(la soeur vient de la cuisine, en autre tenue et tourne la pleine lumière avant d'ouvrir la porte côté cour puis s'exclame étonnée).

LE DIRECTEUR : (en entrant). Je suis de passage pour aller au service. Et comme j'étais dans les environs, je me suis dit comme ça s'pas; que je devais venir m'acquitter du devoir de reconnaissance. La soirée d'hier a été si merveilleuse, s'pas... et c'est à peine si j'ai fermé l'oeil de toute nuit à force d'y penser.

LA SOEUR : Mon dieu, auriez-vous attrapé une indigestion à cause de nos mets ?

LE DIRECTEUR : Non... Non... c'est pas au repas à proprement parler que je songeais mais plutôt aux gentilles personnes qui l'ont confectionné.

LA SOEUR : Bon dieu... Où ai-je la tête ? Au fond, Citoven Directeur, entrez donc, je vous en prie. Voudriez-vous sans doute voir mon frère car c'est lui qui a organisé la petite soirée si vous voulez le remercier ? Il doit être entrain de lire au lit comme tous les matins. ça prendra deux minutes pour qu'il soit là.

LE DIRECTEUR : Non, ne dérangez pas votre frère. Il a besoin de repos. Et quand il va commencer à travailler... très bientôt le sommeil le quittera s'pas.

LA SOEUR : Est-ce vrai Citoven Directeur ? Vous avez dit que mon frère va travailler bientôt ?

LE DIRECTEUR : J'ai dit ça comme ça, mais... s'pas, cela peut être vrai.

LA SOEUR : Est-ce vrai vous savez Citoven Directeur. il adore tant travailler et se sent malade de rester à ne rien faire. Je suis certaine qu'il vous donnera entière satisfaction si vous le prenez à votre service, s'il vous plaît, Citoven Directeur.

LE DIRECTEUR : Ne prenez pas ce ton de supplication, belle enfant. Mais au fait, on pourrait en parler détail... sans doute que le contrat serait là. *arrm*

L'AMI : Ne crois-tu pas que c'est un prétexte ? Tu as remarqué l'intérêt qu'il manifestait pour toi hier ?

LA SOEUR : D'autre part il peut s'agir effectivement du contrat de mon grand frère.

L'AMI : Quelle a été ta réponse ?

LA SOEUR : Enfin, j'ai accepté. Mais je ne sais pas si je devais. Dois-je aller ? Qu'en penserait mon fiancé s'il apprenait ? Et mon frère qu'en dirait-il ? Je ne peux faire la peine ni à l'un ni l'autre. Et peut-être c'est le salut pour mon frère. Tu es notre seul sage ami. Conseille-moi. Que dois-je faire ? Oh que dois-je faire ?

L'AMI : Calme-toi et considérons la situation froidement ... Elle est déjà compliquée par elle. Que veux-tu que je te dise ? T'envoyer dans la gueule du loup ou te conseiller de ne pas y aller et (permettre) perdre ainsi une chance unique sans doute ?

LA SOEUR : C'est là le drame... Que faire ?

L'AMI : Depuis le temps que je te connais, j'admire en toi la fermeté de caractère et le sérieux de ta conduite. Je ne crois pas que cette brute puisse obtenir de toi ce que tu ne veux pas et que tu ne trouves bon. Nous ne connaissons que trop bien la tribu que cette nouvelle société oblige de payer pour obtenir une faveur. Que te conseiller ma pauvre soeur sinon de suivre le chemin de l'honneur, même en acceptant d'aller au rendez-vous et...

L'ETUDIANT : Alors ma soeur, on ne peut pas réveiller les autres ? Cela fait un bon bout de temps j'entendais des voix ici mais je croyais rêver. Et toi es-tu ici depuis longtemps ?

L'AMI : Non. C'est que ça fait quand même un petit moment oui. En attendant que Mr termine sa grosse matinée, nous bavardions.

LA SOEUR : Tu dois avoir faim. Que je dresse la table ?

L'ETUDIANT : Non. Le repas d'hier m'est resté sur l'estomac. Et puis... Mais prépare-moi quelque chose de solide pour le soir. Je pourrais revenir en retard.

- LA SOEUR : Pas trop tard de même. Je dois aller rendre visite à une amie. Celle qui a accouché la semaine passée.
- L'ETUDIANT : J'essaierai. A ce soir.
- OFF. VOIX DE LA MERE : A toi ma fille, je recommande l'honneur. Les temps changent, ma fille mais une mère, une femme de maison doit se respecter.
- LA SOEUR : Non ! Non ! Non ! Que faire alors ? Oh maman. Maman. Maman. Dis-mois, s'il te plaît moi ta fille. Que faire ?
(La fille fiancée ouvre brusquement la porte, entre et se précipite vers la soeur qui se roule par terre).
- LA FIANCEE : Oh ! ma pauvre chérie, qu'est-ce qui te met dans cet état ? Calme-toi, ma chérie. S'il te plaît, calme-toi. (la soeur se calme lentement)
- LA SOEUR : Excuse-moi. Je ne suis plus moi-même.
- LA FIANCEE : Qu'est-ce qui te contrarie à ce point ? Te serais-tu disputée avec ton frère ?
- LA SOEUR : Oh ! non. Ce n'est pas dans nos habitudes. Mais j'ai reçu la visite de ce fameux Directeur d'hier.
- LA FIANCEE : Et alors ? Ce monstre ne consent pas à engager mon fiancé ?
- LA SOEUR : Ce n'est pas cela. Enfin. Je ne sais pas encore. Je peux le savoir si j'accepte de sortir avec lui ce soir.
- LA FIANCEE : Tu as accepté bien sûr ?
- LA SOEUR : (la considérant étonnée) Oui, et c'est ça qui me déchire.
- LA FIANCEE : Oui, je comprends. Je te comprends, ma chérie. Mais que veux-tu ? C'est ainsi maintenant ? N'avons-nous pas essayé de convaincre ton frère qu'il faut adopter parfois les nouvelles mentalités. N'est-ce pas à la mode ce que le Directeur te demande de faire ?
- LA SOEUR : Tu es bien, toi, ah oui. On voit que tu n'a pas dormi au fond, oui, pourquoi pas toi ? Car enfin c'est toi qui seras la première gâtée si mon frère doit travailler. Mais les corvées et les humiliations, ça c'est mon lot.
- LA FIANCEE : C'est toi que le Directeur a fait l'honneur d'inviter. Réjouis-toi donc.
- LA SOEUR : As-tu du coeur ? Tu me demandes de me réjouir. Fesses un peu à la réaction de mon frère, à celle de mon fiancé.
- LA FIANCEE : Ne te mets pas martel en tête. Qui sait, c'est sans doute faussement que nous accordons de mauvaises intentions au type.
- LA SOEUR : Puisse-tu dire vrai. Autrement, je risque de mettre en cause l'engagement de mon frère. (regardant l'heure); Oh mon Dieu, comme le temps passe vite, j'ai une visite à parfaire auparavant. Je vais m'apprêter. (Elle entre dans sa chambre dont la porte est entrebaillée et la conversation se poursuit avec la fiancée qui est montée sur la palier et appuyée sur la porte de la deuxième chambre).
- LA FIANCEE : Et ton frère, quand sera-t-il de retour ?
- LA SOEUR : (A la cantonnade) Il m'a dit qu'il reviendrait un peu tard. Tu voudras bien faire la cuisine, ma chérie. Il n'a pas mangé depuis hier.
- LA FIANCEE : Ah mon pauvre amour. Etait-il déjà parti quand ton amoureux... Enfin, je veux dire quand le Directeur est venu ?
- LA SOEUR : (A la cantonnade) Non. IL dormait encore, heureusement.
- LA FIANCEE : Que lui dirais-tu à son retour s' (A demande où tu es ?
- LA SOEUR : (A la cantonnade) Je lui ai dit que j'irai visiter une amie qui a accouché. Mais si je pouvais revenir avant lui, ce serait encore mieux pour éviter des explications.
- LA FIANCEE : Oui, ce serait préférable. fais ton possible pour revenir à temps. En espérant qu'il ne rentre pas très tôt. Mais ne casse pas le pauvre vieux. Hein ? Il ne doit pas avoir la force de supporter une jeune pleine de vigueur comme toi. (La soeur, sort dans sa tenue attrayante et belle).
Comme tu es resplendissante ! Tu ne fais vraiment rien pour apaiser les vieux appétits du guillard.
- LA SOEUR : Tu aurais voulu que je me fasse laide ? Laissez-moi au moins me trainer la tête haute jusqu'à ma tombe. (Elle descend au salon)
- LA FIANCEE : Ne sois pas si macabre, tu verras, nous paniquons peut-être pour rien.
- LA SOEUR : Espérons-le. Jo pars. Tu sais où se trouve la cuisine. Tout est là. Tu connais le goût de ton homme. Confectionne-lui quelque chose de bien. Merci, chérie. Celle qui va à la mort te salue.

- LA FIANCEE** : A tout à l'heure et sois une bonne diplomate en limitant les dégâts au maximum. (La soeur sort. La fiancée resté pensive quelque moment puis se parlant à elle-même). Eh oui voilà l'ironie de la vie. Le drame du rôle qu'on impose à la fille, à la femme d'aujourd'hui. Voilà la fille sérieuse, la fiancée la plus pure qui va succomber pour obtenir un contrat.
Pauvre martyr. Mais que dis-je ? Je me lamente sur mon amie, comme si j'ignorais ces vieilles crapules. Après la soeur, ce vieux ne signera le contrat qu'au prix de la fiancée aussi. Ça lui aura excité l'appétit. Alors, je ne perds rien pour l'attendre. Mon pauvre fiancé puisse-t-il ne jamais apprendre le tribut que nous payons pour lui obtenir le privilège de travailler. En attendant, je vais lui préparer un bon repas. (Ils viennent des coulisses puis vont dans la salle d'où ils sortiront).
- L'ETUDIANT** : Oh ! Oh ! Coucou ! Petite soeur, je suis de retour !
- LA FIANCEE** : Oh ! Oh ! Comment a été la journée ? (ici elle imite la voix de la soeur ensuite elle arrive au salon et les deux éclatent de rire et tombent dans les bras l'un de l'autre).
- L'ETUDIANT** : Ma soeur n'est pas encore rentrée ?
- LA FIANCEE** : Elle vient à peine de partir. Elle attendait que je sois là. Mais toi, tu avais dit que tu rentrerais tard. Je n'ai pas l'impression...
- L'ETUDIANT** : ...qu'il ne soit tard, non. Mais si on ne veut pas de moi ici ? Je neux tout aussi bien rebrousser chemin.
- LA FIANCEE** : Mais non, non chéri, voyons... Dis-moi comment tu as passé la journée.
- L'ETUDIANT** : Identique aux autres. J'ai vu le paillard avec lequel j'avais rendez-vous, mais il faudra repasser. Je commence à connaître la chanson par coeur, repasser, toujours repasser. Eh bien ! On repassera.
- LA FIANCEE** : Je crois qu'avec le Directeur d'hier tout va s'arranger.
- L'ETUDIANT** : Tu es bien optimiste, toi. Et ce uniquement parce que vous l'avez savé de nourriture et de boisson hier ?
- LA FIANCEE** : Ce serait aussi bien.
- L'ETUDIANT** : On a frappé. (La fiancée est allée ouvrir et le fiancé entre). Ah mon cher, tu viens à point. Ta conversation m'a manqué de toute la journée.
- LE FIANCE** : A ce point ?
- L'ETUDIANT** : Et comment ? 9 sur 10 que c'est pour ta chérie qui
- LE FIANCE** : (Ne contrôlant pas sa colère). Elle peut aller à tous les diables.
- L'ETUDIANT** : Que se passe-t-il ?
- LA FIANCEE** : Qu'est ce qui ne va pas, mon frère ?
- L'ETUDIANT** : Ecoute, viens quand même t'asseoir, non ?
- LE FIANCE** : Je vais rester debout au contraire. Je t'assure que ce ne sera pas long. Ainsi donc ce sont là tes belles théories ? C'est donc cela ? Monsieur le docteur de la Loi, tes convictions hypocrites ? C'est comme cela que l'on trompe les autres avec des belles phrases ?
- LA FIANCEE** : Mais de quoi s'agit-il ?
- LE FIANCE** : La paix ! Tu n'es pas meilleure que les autres.
- L'ETUDIANT** : Attention, tu parles à une dame.
- LE FIANCE** : Oui, et on sait ce qu'on fait aux dames. Bien sûr, la tienne est une dame, celles des autres n'ont pas droit à ton respect, à l'honneur. On peut s'en servir à toutes les fins.
- LA FIANCEE** : (Avec reproche à l'étudiant). Non chéri, qu'est-ce que cela veut dire ?
- L'ETUDIANT** : C'est ce que moi aussi je voudrais savoir.
- LE FIANCE** : Hypocrite, tu n'es qu'un hypocrite qui critique tout, élabore et lance des belles phrases sur l'honnêteté et tout ce qui s'en suit mais qui agit en contradiction avec ce qu'il dit. Vous êtes tous des même dans ce pays.
- L'ETUDIANT** : Je crois que ma patience est à terme. Si tu es venu avec un but déterminé, dis-le franchement en homme. Dis ce que tu veux.
- LE FIANCE** : Je ne veux rien du tout... surtout de toi. Mais dis-moi une chose, où est ta soeur, où est-elle, ta petite putain de soeur ?

- L'ETUDIANT : Ne prononce plus des saletés pareilles à l'égard de ma soeur tu as entendu ?
- LE FIANCE : Et qu'est-ce que tu voudrais ? Que j'entre dans tes combines, que je participe à tes dévergondages ?
- L'ETUDIANT : Ma soeur est ce que j'aime de plus au monde... Je ne te permettrai donc pas de l'associer à des mots aussi malpropres.
- LE FIANCE : C'est ça. Tu as peur des mots mais tu ne crains pas les actes. Laissez-moi rire : tu aimes ta soeur, vraiment ? Quelle belle façon d'aimer ! Et bien maintenant tu ne veux être fier, tu vas récolter ce que tu viens de semer. Les nouvelles ne traînent pas. Tu auras ton poste. Ton contrat tu vas l'avoir... Oui, Mr le docteur qui prostitue sa soeur avec son vieux Directeur pour obtenir son contrat. Qui peut faire mieux ?
- L'ETUDIANT : (Ne se domine pas, se précipite sur le fiancé qu'il saisit au collet). Ecoute, il n'est pas trop mal de boire, mais si tu es ivre, ce n'est pas le nom de ma soeur que tu dois souiller, m'entends-tu ? Salaud.
- LE FIANCE : (Le bousculant pour se dégager) C'est toi le plus grand salaud qui utilises ta soeur pour te faire engager. Salaud, oui, tu l'es et si tu veux te cirvaincre qu'elle suit tes instructions, si tu veux voir comme ta soeur étale aux yeux de tous son déshonneur aux côtés de l'amant que tu lui as mis entre les pattes. Va Mr le faiseur de beaux raisonnements et tu m'en diras les nouvelles. (L'étudiant est littéralement foudroyé : ses mains se détachent du collet du fiancé, il baisse les yeux, ses pieds ne peuvent plus le porter; il se jette dans un fauteuil).
- L'ETUDIANT : Ma soeur... ce n'est pas vrai... je ne puis y croire...
Ce n'est pas vrai !
- LE FIANCE : A ton aise. Mais, la dernière fois que je mets mes pieds ici. Ce n'est pas votre genre que je peux compter parmi mes relations. Ta soeur, tu ne veux la vendre à tous les patrons, qu'ils y frottent leurs écailles. Tout est fini entre nous. Adieu ! (Il sort et claque la porte violemment).
- LA FIANCEE : Mon chéri...
- L'ETUDIANT : Stop. Tu savais n'est-ce pas ? (il se lève menaçant) Tu savais et tu ne m'as rien dit. Tu es complice. Vous m'avez tous trahi.
- LA FIANCEE : Ne dramatise rien, ta soeur n'a certainement rien fait de mal.
- L'ETUDIANT : Je ne veux plus la voir. Je ne veux plus voir personne... personne. Tu entends ? Vas-t'en... Foutez le camp dis-je ! vas-t'en à tous les diables. (La fiancée sort précipitamment, l'étudiant arpente la scène au comble de la colère). Ce n'est pas possible... Je ne puis y croire. Ma soeur ! Ma soeur ! Ma propre soeur ! Oh non... (se bouchant les oreilles).
- VOIX DE LA MERE : Tu ne peux avoir qu'un mari... Ni le besoin d'argent... Ni l'envie de tes beaux habits de la ville... Aucune raison ne peut te faire vendre à un autre homme...
- LA SOEUR : Bonsoir, grand frère, tu ne dors pas encore ?
- L'ETUDIANT : (Après un long silence) Comment va ton amie que tu as été voir ?
- LA SOEUR : Bien... euh... Très bien...
- L'ETUDIANT : Et bien sûr elle a accouché dans un night-club, hein, petite sarce. Mentreuse, oh mais regardez-moi cette bouche pleine de mensonges.
- LA SOEUR : Mais qu'y a-t-il, grand frère ?
- L'ETUDIANT : Mais tu sais mieux que quiconque, catin...catin. Réponds s'il te reste encore du coeur et de la conscience. Mais réponds ! don roufflage.
- LA SOEUR : Pourquoi ce flot d'injures, grand frère ?
- L'ETUDIANT : Fini. Il n'y a plus de grand frère. Je ne veux plus entendre ce mot de ta bouche. J'ai aussi le grand honneur de t'annoncer, mademoiselle, que tu peux mettre une croix sur tes fiançailles : rompues, car il y a des gens qui tiennent à leur honneur.
- LA SOEUR : Oh non ! Non; mon Dieu... Pas tout à la fois. (En pleurant, elle monte les escaliers mais s'arrête sur le palier).
- L'ETUDIANT : Oui, tu peux faire semblant de pleurer. Tu n'allais tout de même pas croire que ce garçon se réjouirait de la réputation que tu viens de nous faire à nous tous... qu'il allait hériter des croûtes d'un veillard plein de pous.

- LA SOEUR : (Dans ses pleurs) C'est injuste. Tu es injuste avec moi. Mais mon Dieu, qu'ai-je fait pour mériter cela ? Que n'ai-je pas souffert ? ET pour qui ai-je accepté cette humiliation ? Et voilà le prix de ce que j'ai cru de l'amour, des accusations et condamnations. (Lui jetant les papiers qu'elle a en mains). Voilà le contrat pour lequel tu me couvres d'injures. Pour qui ai-je accepté cette invitation ? Qu'ai-je souffert dans mon honneur ? Pour toi, uniquement pour toi ?
- L'ETUDIANT : (Se précipite sur le contrat, le déchira en petits morceaux qu'il jette vers sa soeur) Voilà ce que je fais de ton contrat. Jamais je ne peux accepter un poste en récompense d'un déshonneur. Tu le sais et rappelle-toi les dernières paroles de mère. Pauvre mère qui tout au long de cette soirée a dû se cacher le visage en plein de honte en voyant que sa fille faisait de ses conseils. As-tu une mémoire si courte ? Oublie-tu que notre famille n'a jamais connu un tel déshonneur, une telle souillure ?
- LA SOEUR : (Hurlant et pleurant) C'est injuste ! Tu me condamnes pour rien.
- L'ETUDIANT : (Furieux, il grimpe les escaliers) Tu as l'impertinence d'appeler cela rien. N'as-tu donc plus de conscience ? Rien quand on chantera partout comme ton fiancé tout à l'heure que c'est moi qui t'ai envoyée te prostituer ! Que tu le prostituais pour arranger un contrat pour moi !
- LA SOEUR : (Hors d'elle) Tu es fou ! Tu es injuste. Et si cela était, dit pour qui donc l'aurais-je fait ? Réponds, pour qui ? Avant que tu viennes, as-tu appris que mes pieds avaient foulé un night club ? Dis moi donc quel mal j'ai fait qui justifie que tu me traînes ainsi dans la boue. Oui, sans doute le mal c'est celui d'aimer son frère.
- L'ETUDIANT : (Hors de lui et brandit la tête) Ça suffit ! (Il donne une gifle retentissante à la soeur qui perd l'équilibre et tombe du palier sur le sol. Elle pousse un cri strident et bref. L'étudiant reste immobile, les yeux fixés sur le corps de sa soeur pendant que retentit la voix de la mère, triste et pleurant et qui devient crescendo en même temps que la lumière de la fin de l'acte).

RISTAN

ACTE TROISIEME.

DECORE : On ramasse la soeur et on l'amène devant le public. On la présente... Puis à la sortie, à partir de la salle, 2 autres montent sur la scène prenant... Les membres se lèvent lentement prenant les tabourets et sortent (2 vers le couloir latéral, 2 vers le couloir int. et 2 vers le C.I.

Pour la salle de tribunal Sur scène, au début de l'acte, le juge, l'avocat et le greffier.

LE GREFFIER : Débout la Cour... (Tout le monde y compris le public se lève Entre le Président par la porte unique sur le palier. Il s'assied et tout le monde fait de même).

LE PRESIDENT : Qu'on fasse entrer l'accusé. (Par la porte coté jardin, centre l'étudiant escorté de deux gardes. L'étudiant porte une chemise et une culotte à grandes rayures rouges et vertes. Un grand numéro sur la poitrine et sur le dos. Les cheveux en désordre. Il est si calme qu'il ne semble pas voir le monde qui l'entoure. Il va s'asseoir à côté de l'avocat qui lui serre la main et lui tape sur l'épaule tandis que les deux gardes se placent derrière). Le Président frappe trois fois de son marteau sur le bureau) Greffier, donnez lecture de l'acte d'accusation.

LE GREFFIER : (Fait signe à l'étudiant de se lever). Le tribunal de l'Etat siégeant en matière répressive, traduit l'accusé en justice pour meurtre consommé de sa soeur par coups portés. (Il fait signe à l'étudiant de s'asseoir).

LE PRESIDENT : (Au public) Citoyens et Citoyennes, j'attire votre particulière attention sur le fait que durant l'instruction préliminaire de ce dossier, l'accusé ici présent s'est reconnu en tous points coupable du meurtre de sa soeur. Il a refusé de prendre un avocat pour le défendre arguant qu'il n'a pas des moyens de le payer. Gardien de la légalité et amoureux de la justice, notre Etat a désigné un avocat pour défendre l'accusé. Je rappelle au juge et à l'avocat leur serment de fidélité à la nation, au parti et par conséquent nous ne pouvons tolérer aucun écart de langage à l'endroit du pays, du parti et de ses chefs légitimement établis. A vous qui assistez à ce procès, je rappelle le sérieux et la discipline. Faute de quoi, je me verrai contraint de faire évacuer la salle. Je déclare ouvert le procès. La parole est au ministère public.

LE JUGE : Merci, Citoyen Juge Président. J'appelle comme premier témoin le docteur qui a reçu la victime à l'hôpital. (De la salle arrive un docteur. Il prend place à la barre des témoins. Le greffier vient lui faire prêter le serment sur la constitution du pays. Le rituel sera le même pour tous les témoins).

LE GREFFIER : Levez la main droite et répétez après moi : "Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité".

LE JUGE : C'est vous, Docteur, qui avez reçu la victime à l'hôpital ?

LE DOCTEUR : Oui.

LE JUGE : Dans quel état physique était la victime ?

LE DOCTEUR : Au pire.

LE JUGE : Combien de temps a-t-elle vécu après son admission à l'hôpital ?

LE DOCTEUR : Environ trente minutes.

LE JUGE : A quoi votre diagnostic a-t-il attribué cette mort ?

LE DOCTEUR : A une fracture du crâne et une hémorragie interne du cerveau.

LE JUGE : Quelle pourrait être la cause de cette hémorragie et de cette fracture ?

LE DOCTEUR : La chute que la victime a faite...

L'AVOCAT : Objection, votre... honneur.

LE PRESIDENT : Quelle est votre objection ?

L'AVOCAT : Le Docteur n'est nullement censé savoir que la victime a fait une chute.

LE PRESIDENT : Objection rejetée. Nous le savons tous. Que le Citoyen procureur de la République poursuive.

LE JUGE : Merci, Citoyen juge président. Répondez Docteur, s'il vous plaît.

- LE DOCTEUR : J'attribue la fracture à la chute que la victime a faite du haut du palier sur le plancher du salon que la tête a heurté violemment.
- LE JUGE : Dites-moi Docteur, comment la victime serait-elle tombée du palier sur le plancher ?
- LE DOCTEUR : Elle aurait été poussée par quelqu'un, je suppose.
- LE JUGE : Quelles sont les personnes qui accompagnaient cette malade à l'hôpital ?
- LE DOCTEUR : Un homme et une femme qui se disaient ami et fiancée de l'accusé.
- LE JUGE : Merci Docteur, ce sera tout. (A l'Avocat) A vous non cher.
- L'AVOCAT : Si je comprends bien Docteur, les circonstances de l'accident vous ont été rapportées par les personnes qui accompagnaient la victime à l'hôpital n'est-ce pas ?
- LE DOCTEUR : Oui
- L'AVOCAT : Ces personnes vous ont-elles dit avoir assisté à la scène ?
- LE DOCTEUR : Eh bien, non.
- L'AVOCAT : Bien. Est-il vrai Docteur, qu'une fracture du crâne ne peut être provoquée que par une chute au cours de laquelle la tête heurterait le sol ?
- LE DOCTEUR : Je n'ai pas dit cela.
- L'AVOCAT : Tant mieux pour vous. Autre chose, sans avoir fait un examen spécial, pouvez-vous nous dire si la victime était dans un certain état...
- LE DOCTEUR : Vous voulez savoir si elle ^{avait} bu ? Eh bien oui, elle avait les signes d'avoir pris la boisson au cours de la soirée.
- LE JUGE : Objection, Votre honneur !
- LE JUGE : Objection acceptée.
- LE JUGE : Mon second témoin sera le Directeur qui a passé la soirée avec la victime.
(Le Directeur monte à la barre et prête serment)
- LE JUGE : Avant de trouver la mort inopinément, la victime aurait été en votre compagnie, est-ce vrai ?
- LE DIRECTEUR : Oui, c'est vrai.
- LE JUGE : Depuis combien de temps connaissez-vous la victime ?
- LE DIRECTEUR : Depuis la veille de sa mort.
- LE JUGE : Comment avez-vous fait connaissance ?
- LE DIRECTEUR : J'ai été invité à dîner à leur domicile, s'pas, par son grand frère et elle.
- LE JUGE : Quelles sont les relations entre le frère de la victime et vous ?
- LE DIRECTEUR : Il avait introduit sa candidature, s'pas, pour être engagé dans mon service.
- LE JUGE : L'invitation à dîner avait-elle un rapport avec cet engagement ?
- LE DIRECTEUR : Euh... c'est dire... s'pas... oui.
- LE JUGE : Citoyennes et Citoyens, je tiens ici à féliciter le Citoyen Directeur qui a dû abandonner ses multiples occupations pour visiter dans les quartiers parfois dangereux de la cité, ceux qu'il aurait à avoir comme collaborateurs. Ce qui lui permet de les connaître et de les étudier pour mieux les utiliser.
- LE DIRECTEUR : Merci, Citoyen Procureur.
- LE JUGE : Dites-moi maintenant, qu'avez-vous pensé de votre futur employé après ce premier contact ?
- LE DIRECTEUR : Je ne comprends pas très bien Citoyen Procureur.
- LE JUGE : Je veux dire que vous avez certainement causé avec l'accusé. Quelle impression avez-vous gardée de lui ?
- LE DIRECTEUR : (Regarde le Juge, puis le Président, puis l'étudiant. Le Président l'encourage de la tête) Je dois avouer, s'pas, que de prime abord, j'ai été choqué par son agressivité.
- LE JUGE : Voilà ! Voilà ! (Regardant l'étudiant) En quoi consistait cette attitude agressive ?
- LE DIRECTEUR : Eh bien, s'pas, l'accusé a rapidement orienté la conversation dans le domaine politique.
- LE JUGE : Tiens ! Tiens ! ET que disait-il de la politique ?
- L'AVOCAT : Objection, Votre honneur. Voilà que nous nous écartons du sujet. Que vient faire la politique ici ? alors que mon client est accusé de meurtre.
- LE JUGE : Cher collègue, j'em'étonne de votre obstruction à la lumière que

nous voulons faire sur la personnalité de l'accusé et certainement de l'incidence que cela pourrait avoir sur la vie dans la société.

LE PRESIDENT : Quelles frontières trouvez-vous entre le meurtre et la politique ? Ne vous ai-je pas rappelé au début de ce procès la fonction de la politique ?

L'AVOCAT : Citoyen Jure Président, quand on a donné lecture de l'acte d'accusation, je n'ai pas entendu citer des motifs politiques pour lesquels mon client devait être jugé. Le Directeur comme témoin doit parler uniquement de ce qui a rapport avec la mort de la victime.

LE PRESIDENT : Votre objection est de toute façon réjetée. Poursuivons.

LE JUGE : Citoyen Directeur, pouvez-vous nous rapporter les propos de l'accusé durant cette soirée ?

LE DIRECTEUR : S'pas, l'accusé m'a faroucement pris à partil disant que l'Etat que je représentais s'pas, délaissait les intellectuels nantis de diplôme, ne leur donnait pas de travail et gaspillait de l'argent dans les banquets. Je me rappelle même une phrase. Il a dit : "Nos chefs ne prennent de l'Europe que les points négatifs. ON n'imite que ce que l'on envieit aux Européens durant le a conisation!" "Voilà !

LE JUGE : Mais c'est de la subversion, ça ! Du déniement ! C'est un discours diene des plus grands comploteurs et traîtres du parti et dela nation.

LE DIRECTEUR : Il a même été plus loin : quand j'ai voulu partir, il a usé des services de sa soeur et du charme de sa fiancée pour me forcer la main à l'engager.

LE JUGE : Ooh, mais c'est de la corruption, ça ! Et qu'a-t-il fait ?

LE DIRECTEUR : Il m'a fait remettre une enveloppe avec de l'argent. (L'étudiant débout alors qu'il était immobile crie)

LE JUGE : Merci Citoyen Directeur. (A l'Avocat) Continuez l'interrogatoire.

L'AVOCAT : (Il se pique devant le Directeur qui ne peut supporter son regard) Citoyen Directeur, pouvez-vous m'affirmer que le dîner auquel vous avez participé était organisé en votre honneur.

LE DIRECTEUR : Mais;;. Certainement.

L'AVOCAT : Qui vous a transmis l'invitation ?

LE DIRECTEUR : Que voulez-vous dire ?

L'AVOCAT : D'après vous, était-ce un dîner amical ou un dîner d'affaires ?

LE DIRECTEUR : N'étant pas son ami, j'ai vite constaté que c'était un dîner d'affaires.

L'AVOCAT : En clair, vous avez compris que c'était pour vous corrompre.

LE DIRECTEUR : Euh... s'pas... Oui.

L'AVOCAT : En bon Citoyen, en fidèle serviteur, en agent intègre de l'Etat, vous avez accepté malgré de répondre à une invitation de ce genre

LE JUGE : Objection, votre honneur. Mon collègue fait dévier le procès. Qui juge-t-on ici ? Ce n'est pas le Directeur tout de même.

LE PRESIDENT : Objection retenue. Je rappelle à la partie civile que le Citoyen Directeur représente l'autorité. On ne fait pas le procès de l'Etat ici.

L'AVOCAT : Entendu votre honneur. Mais sans doute que nous pouvons rappeler ici la corruption utilisée par l'accusé. Il a fait remettre une enveloppe au Directeur. Dites-moi, en bon militant et représentant de l'autorité avez-vous accepté ou pas ?

LE DIRECTEUR : C'est-à-dire... s'pas... C'est-à-dire... euh...

LE JUGE : Objection. Cette question est stupide. Le Directeur était l'hôte et et on lui a offert un cadeau, devrait-il refuser ?

LE DIRECTEUR : Oui, C'est cela... s'pas, devais-je refuser ?

L'AVOCAT : Non, Bien sûr... certainement pas. Maintenant venons en à votre sortie avec la victime. Vous avez dit n'avoir connu la jeune fille que la veille au dîner. Quel était le but de votre sortie ?

LE DIRECTEUR : Pour m'acquitter de la dette de reconnaissance pour l'invitation de la veille.

L'AVOCAT : Vous avez déclaré que c'est la frère qui vous avait invité ?

LE DIRECTEUR : Mais c'est la soeur qui a fait la maîtresse de la maison, s'pas, et qui a tout préparé. Elle méritait plus.

- L'AVOCAT : Dans tels cas, quand on veut rendre la pareille, ne croyez-vous pas qu'il aurait été préférable d'inviter tous ceux qui étaient présents la veille aussi ?
- LE DIRECTEUR : Oui... c'est-à-dire, non car je voulais prendre plus d'informations sur mon futur collaborateur auprès de la personne qui le connaît le mieux.
- L'AVOCAT : Très bonne idée. Croyez-vous qu'un night club soit l'endroit le mieux indiqué pour cela ?
- LE DIRECTEUR : Qu'est-ce que l'endroit y change ?
- L'AVOCAT : Rien bien sûr. Et il se fait que le contrat était déjà signé en ce moment là. Au lieu de le remettre à l'intéressé, vous avez préféré le remettre à sa soeur dans un night-club, origine de tout ce drame. Pourquoi ?
- LE DIRECTEUR : Vous n'allez quand même pas m'accuser d'être la cause de sa mort. L'accusé avait fait de même pour ne remettre l'argent. A mon tour, je lui ai fait parvenir le contrat par l'intermédiaire que lui même avait utilisé.
- L'AVOCAT : Au vu de votre comportement au cours de cette soirée de dîner, êtes-vous catégorique, Citoyen Directeur, que ce que vous venez d'avancer comme raison est la seule qui...
- LE JUGE : Objection... Une fois de plus, je rappelle à l'intention de la cour que ceci n'est pas le procès d'un loyal agent de l'Etat.
- L'AVOCAT : (Après un long regard sur le Directeur) S'il en est ainsi, ce sera tout, loyal agent de l'Etat. (Le Directeur regagne sa place en essuyant la sueur qui perle sa grosse figure).
- LE JUGE : Citoyen Président, Citoyennes Citoyens, je vais rappeler mon dernier témoin; laissez-moi vous dire que je ne recours à ce témoignage que pour jeter une lumière spéciale sur la personnalité de l'accusé. Venez Citoyenne, venez s'il vous plaît. (il fait signe à quelqu'un dans le public. Répondant à l'appel, une jeune femme qui a tous les airs d'une femme libre, monte sans manière, légère, coquette).
- LE JUGE : Citoyenne, voulez-vous dire à la cour, quels sont vos rapports avec l'accusé ?
- LA JEUNE FEMME: Je suis sa femme. (La fiancée monte sur la scène s'en prenant à l'étudiant)
- LA FIANCEE : (se précipite sur l'étudiant et parlant en même temps que lui) Salaud... Salaud... Tu m'as menti... tu m'as menti...(les gardes séparent les deux fiancés).
- LE PRESIDENT : (Avec les coups redoublés de son marteau) Silence... Silence... pas de trouble dans le sanctuaire de la justice.
- LE JUGE : Racontez-nous Citoyenne, racontez tout à la cour.
- LA JEUNE FEMME.: Oui je suis sa femme. Nous étions fiancés et devrions nous marier quand il a eu une bourse d'études pour aller en Europe. Il m'a laissée enceinte et je devrais le suivre après quelques mois. Il disait qu'il allait chercher et arranger le logement. Mais une fois là, il a été attiré par les femmes blanches ^{Elles} consciencieuses qui se ^{font} donne à soigner un enfant et attendre un mari qui ne se manifeste pas...
- LE JUGE (A la femme) Dites-nous, l'accusé avait-il payé la dot à vos parents ?
- LA JEUNE FEMME: Bien sûr, sinon je ne le considérerais pas comme mon mari.
- LE JUGE : Merci encore Citoyenne, cela suffit. Vous pouvez regagner votre place (elle se leva et se dirige vers sa place. L'étudiant chuchote quelque chose à son avocat).
- L'AVOCAT : S'il n'y a pas d'inconvénients, je voudrais poser quelques questions au témoin.
- LE PRESIDENT : Bien sûr, pourquoi pas.
- LE JUGE : Je ne vois pas à quoi cela servira. Si j'ai appelé ce témoin, c'est pour un simple supplément d'informations. Mais si vous y tenez...
- L'AVOCAT : Je n'y tiens pas spécialement. Je voudrais le faire uniquement pour respecter la procédure. Alors Citoyenne, voulez-vous revenir à la barre pour une minute, s'il vous plaît ?

(La femme qui avait déjà regagné sa place revient de mauvaise grâce) Citoyenne, je voudrais me rejoindre à mon collègue pour vous féliciter de votre courage et de votre fidélité à attendre votre mari. N'est-ce pas que vous l'avez toujours attendu fidèlement ?

Le jeune fem. : Bien sûr... Je suis une femme sérieuse. Que pensez-vous ?

L'AVOCAT : S'il vous plaît, quel âge a votre fils ?

LA JEUNE FEM. : Trois ans et demi.

L'AVOCAT : Ne faisons pas d'erreur, Citoyenne. Je parle de votre fils avec l'accusé, quel âge a-t-il ?

LA JEUNE FEM. : Trois ans et demi.

L'AVOCAT : Je ne sais pas si je me fais comprendre, Citoyenne... Il est question de votre fils avec l'accusé, je vous demande l'âge qu'il a.

LA JEUNE FEM. : Je vous l'ai dit : trois ans et demi.

L'AVOCAT : Savez-vous quelles études votre mari avait fait avant d'aller en Europe ?

LA JEUNE FEM. : L'école secondaire.

L'AVOCAT : Citoyenne, vous avez prêté serment de dire la vérité, dites-nous si vous êtes restée fidèle à votre mari durant son absence.

LE JUGE : Objection. Vous entrez là dans des questions de vie privée

L'AVOCAT : (Avant que le Président ait eu le temps de parler) En effet cette dame a été appelée à témoigner. Il n'y a que son mari qui pourrait s'opposer à ce qu'elle réponde de ce qui est personnel. Et comme cette dame aime son mari, elle doit tout faire pour nous aider dans ce procès.

LE PRÉSIDENT : L'objection est donc rejetée. Citoyenne... répondez à la question, je vous en prie.

LA JEUNE FEM. : Oui, je suis toujours restée fidèle à mon mari.

L'AVOCAT : Merci Citoyenne et félicitation encore une fois. (Il se lève et s'approche de la barre des témoins). Il m'est difficile de comprendre ce que vous faites, Citoyenne.

LA JEUNE FEM. : Qu'est-ce que je fais ?

L'AVOCAT : Oui, que faites-vous ? C'est là la question.

LE JUGE : Qu'est-ce qu'elle fait en effet ?

L'AVOCAT : Vous avez dit tout à l'heure que votre mari a terminé l'école secondaire, n'est-ce pas ?

LA JEUNE FEM. : Oui.

L'AVOCAT : Quelles études a-t-il faites en Europe à votre avis ?

LA JEUNE FEM. : Comment le saurais-je ? parce qu'il ne m'écrivait pas comme je vous l'ai dit.

L'AVOCAT : Ah oui, je me le rappelle. Excusez-moi. Ainsi je vais vous le dire Citoyenne. En Europe, votre mari a d'abord obtenu une licence. Ces études prennent 4 ans. Ensuite il a préparé un doctorat qu'il a passé en deux ans. Brillant qu'il est... ce qui fait... ce qui fait en tout six ans.

LE PRÉSIDENT : Mais... où voulez-vous en venir ?

L'AVOCAT : A ceci Citoyens de la Cour. Toute femme normale, et la Citoyenne en a toutes les apparences, garde un enfant dans son sein neuf, dix ou douze mois au grand maximum... Mais c'est la première fois que j'apprends au cours de cette audience, Citoyen Président, qu'un enfant est resté dans le sein de sa mère plus de deux ans, donc plus de 24 mois...

LE JUGE : Mais vous brodez, mon cher collègue cette femme n'a jamais prétendu cela...

L'AVOCAT : Si... elle l'a prétendu, mon cher, parce que nous pouvons mathématiquement arriver à cette conclusion : mon client est resté en Europe pendant six ans sans rentrer au pays, même pendant les vacances. Et pourtant sa prétendue femme, notre témoin, a dit tout à l'heure qu'elle était enceinte avant son départ pour l'Europe, dont il y a de cela six ans ; or l'enfant n'a que 3 ans et demi. Voilà alors, Citoyenne, expliquez-nous... expliquez à la Cour comment cela s'est fait. Dites, parlez, puisque en plus vous avez

X X X X

LA JEUNE FEMME : Non, je ne le connais pas. Il n'est pas mon... je ne veux pas accabler un pauvre homme (elle pleure). Reprenez votre argent. On m'a donné de l'argent pour que je témoigne comme je l'ai fait... (à l'étudiant) : pardonnez-moi... (elle se lève sanglotant, sort de la salle en traversant le public. Un garde ramasse les billets éparpillés, regarde successivement le Président, le Juge, L'Avocat. Personne ne bouge. Il le dépose en un tas sur la scène. L'Avocat regagne sa place).

LE PRESIDENT : Que l'avocat de la défense appelle ses témoins.
L'AVOCAT : Merci. Votre honneur. Mon premier témoin que j'appelle est le fiancé de la victime. (le fiancé vient à la barre et prête serment) Etiez-vous présent au dîner auquel le Directeur a participé ?

LE FIANCE : Oui.
L'AVOCAT : Est-il vrai que le dîner fut organisé spécialement pour le Directeur ?

LE FIANCE : Oui.
L'AVOCAT : Et l'accusé avait-il participé à l'organisation de ce festin ?

LE FIANCE : Non.
L'AVOCAT : Comment ce la, parce que le dîner a eu lieu chez lui ?

LE FIANCE : Nous lui avons fait croire que le dîner, je l'offrais à l'occasion de nos fiançailles officielles. Nous ~~lui~~ avons même eu d'énormes difficultés à lui faire accepter la présence du Directeur.

L'AVOCAT : Mais au Directeur, vous avez fait croire que c'est mon client qui l'invitait ?

LE FIANCE : ~~Comment~~ comment savoir pourquoi ?

L'AVOCAT : Peut-on savoir pourquoi ?

LE FIANCE : Vivant dans un monde de rêves, l'accusé ne voulait pas reconnaître certaines réalités actuelles.

L'AVOCAT : Que voulez-vous dire par réalités actuelles ?

LE FIANCE : Mon beau-frère était opposé aux moyens utilisés par tout le monde pour avoir du travail. Il voulait faire le puritain alors que...

LE JUGE : Objection. Le témoin prend plaisir à vouloir salir l'image de notre société. Il devrait prendre garde.

LE PRESIDENT : Toutefois le témoin devra prendre garde et surveiller son langage et ne pas faire d'allusions mensongères à l'endroit de notre société.

L'AVOCAT : Ce sera tout, à vous Citoyen le Juge.

LE JUGE : Avez-vous vu votre beau-frère le jour du crime ?

LE FIANCE : Oui.

LE JUGE : Quand ?

LE FIANCE : Assez tard dans la soirée.

LE JUGE : Où était-ce ?

LE FIANCE : A leur domicile.

LE JUGE : Quel était le but de votre visite ?

LE FIANCE : Lui dire mon mécontentement à cause de la conduite de sa soeur.

LE JUGE : Que lui avez-vous dit concernant la conduite de sa soeur ?

LE FIANCE : Je crois que cela ne nous concerne que nous deux.

LE JUGE : Et nous aussi cela nous concerne. Répétez-nous cela.

LE FIANCE : Je lui ai signifié la rupture de nos fiançailles avec sa soeur.

LE JUGE : Pourquoi cette rupture ?

LE FIANCE : J'avais vu sa pauvre soeur dans un night-club en compagnie du vieux bonhomme qui est passé à la barre tout à l'heure.

LE JUGE : Dites-nous, vos fiançailles duraient-elles depuis longtemps ?

LE FIANCE : Oui.

LE JUGE : Vous connaissez donc votre fiancée. Etait-elle du genre fille légère ?

LE FIANCE : Non. C'était une fille remarquablement sérieuse et hors de tout soupçon. C'était la première fois qu'une chose pareille arrivait. Bien entendu..

LE JUGE : Vous avez fait des recoupement. Vous avez conclu que c'est sous l'action de son grand frère qu'elle a dû agir de la sorte.

LE FIANCE : C'est effectivement ce que j'ai dit à mon beau-frère quand je suis allé le voir. Mais...

LE JUGE : C'est tout. Vous pouvez regagner votre place

LE FIANCE : → P 20

reconnu être restée fidèle à votre mari... Oh... Citoyenne... Comment nos journalistes si friands de nouvelles à sensation ne nous ont pas rapporté l'histoire extraordinaire de cet enfant qui a marché dans le sein de sa mère, et qui est né la bouche pleine de dents... ? → retour à 19

LE JUGE

: C'est tout. Vous pouvez regagner votre place.

LE FIANÇÉ

: Mais je tiens à dire que c'est sous l'action de la colère et de l'émotion que j'ai tenu ce langage. Je ne crois pas du tout que mon beau-frère...

LE PRESIDENT

: C'est tout, vous n'avez plus la parole, Citoyen. (après un long regard sur l'étudiant, le fiancé regagne sa place).

L'AVOCAT

: Le témoin suivant est l'ami de l'accusé. Qu'il monte à la barre. (l'ami va à la barre et prête serment). Depuis le retour au pays, on vous a souvent vu ensemble, n'est-ce pas ?

L'AMI

: Nous sommes de très vieux amis et je me devais de l'aider dans ses démarches.

L'AVOCAT

: A quoi attribuez-vous le fait qu'il soit resté six mois sans travail ?

L'AMI

: Il croit trop en la bonté des hommes et la logique de la société. Il refusait obstinément d'utiliser les moyens en usage pour se faire engager.

L'AVOCAT

: Vous venez d'affirmer que vous êtes son ami intime. Vous êtes souvent en sa compagnie. Ne l'avez-vous pas entendu s'élever contre la société ?

L'AMI

: Jamais. Il aime trop son pays. Si je l'ai entendu s'élever, c'est contre tous ceux qui, étant au service du pays, travaillent contre le bien de ce même pays.

L'AVOCAT

: Je vous remercie. A vous Citoyen le Juge.

LE JUGE

: Vous venez de dire, Citoyen, que l'inculpé refusait les moyens malhonnêtes pour se faire engager ?

L'AMI

: Oui, Citoyen Procureur.

LE JUGE

: Alors, quelle signification donnait-il au dîner qu'il a organisé pour son futur patron ?

L'AMI

: Il n'y était pour rien. C'est nous qui avons tout organisé et qui lui avons donné d'autres raisons.

LE JUGE

: Et l'argent qu'il avait fait remettre au Directeur ?

L'AMI

: C'est n'est pas lui mon plus.

LE JUGE

: Et sa sœur qu'il a envoyée au Directeur pour lui obtenir le contrat ?

L'AMI

: (énervé et hurlant aussi) Ce n'est pas lui. Il ne pouvait agir ainsi. C'est impossible. Voyez ce qui est arrivé quand il l'a su.

LE JUGE

: Oui, je vois... Je ne vois que trop bien.

L'AVOCAT

: Mon dernier témoin est la fiancée de l'accusé. (l'ami regagne sa place. La fiancée vient à la barre, durant l'interrogatoire son regard ira du Président à l'étudiant) Quelques jours avant le dîner si célèbre, Citoyenne, vous vous êtes quelque peu disputés avec votre fiancé, à quel propos était-ce ?

LA FIANÇÉE

: C'est au sujet de son travail.

L'AVOCAT

: Que lui reprochez-vous ?

LA FIANÇÉE

: L'obstination à ne pas vouloir utiliser les moyens courants.

L'AVOCAT

: ~~Croyez-vous~~ qu'après cela, il était capable de faire comme tout le monde ?

LA FIANÇÉE

: Pourquoi pas ?... euh... enfin... je ne sais pas... euh... enfin... c'est que...

L'AVOCAT

: Vous avez vu la victime avant sa sortie. Que vous avez-elle dit concernant celle-ci ?

LA FIANÇÉE

: Qu'elle avait été invitée le dimanche par le Directeur.

L'AVOCAT

: Où avait eu lieu l'invitation ?

- LE JUGE : Ne croyez-vous pas que c'est par orgueil ?
- L'AVOCAT : Il ne s'agit pas ici de l'examen des défauts de mon client sans rapport avec le motif du crime.
- LE PRESIDENT : Objection rejetée, Citoyenne, répondez à la question.
- LA FIANCEE : Il s'est mis en colère et a brutalisé son beau-frère. Il a fallu mon intervention pour les calmer.
- LE JUGE : Très bien ... Très bien ... Etiez-vous là quand la victime est venue à la maison ?
- LA FIANCEE : Non, mon fiancé m'avait chassé.
- LE JUGE : N'est-ce pas pour mettre à l'exécution ses plans diaboliques de crime ?
- L'AVOCAT : Objection votre honneur, les dépositions du témoin ne peuvent en aucune façon souffrir d'une déviation due aux suggestions du destin. ... Le témoin ne doit que raconter les faits.
- LE JUGE : Votre honneur, je n'ai fait qu'aider le témoin à se souvenir des faits.
- LE PRESIDENT : Objection rejetée. Tiens, répondez à la question.
- LE JUGE : Merci, Citoyenne, ce sera tout. (la fiancée reste un moment tête baissée puis regardant l'étudiant en sanglotant)
- LA FIANCEE : Excusez-moi, mon chéri... Oh excusez-moi (elle regagne sa place).
- LE PRESIDENT : Citoyennes et Citoyens, avant d'en arriver à entendre l'accusé lui-même au jugement, la Cour s'accorde cinq minutes de repos. (Le Président, le Juge et les greffiers sortent par la porte du fond. L'Avocat sort par la porte du jardin. La tête entre les mains, l'étudiant reste à sa place sous surveillance de deux gardes. Quelques instants après, le Président revient et congédie les deux gardes).
- LE PRESIDENT : (Amicalement) Cela ne se passe pas trop mal jusqu'à présent. A Vous je demande aussi la collaboration avec la justice.
- L'ETUDIANT : Qu'appellez-vous collaborer avec la justice ?
- LE PRESIDENT : Allons, vous voyez ce que je veux dire.
- L'ETUDIANT : Je n'ai jamais fait obstruction à la justice. Depuis le début, j'ai avoué avoir tué ma soeur. Mieux, je me suis présenté et me suis accusé moi-même.
- LE PRESIDENT : Bien sûr... Mais vous devez considérer qu'en ayant une certaine attitude, la justice peut être plus cléments. Ne soyez pas si altier. *arrogant*
- L'ETUDIANT : Je n'ai rien demandé ni à la justice ni à personne. Que la justice se fasse et ce ne sera pas assez pour me remettre ma soeur.
- LE PRESIDENT : Vous n'aviez rien demandé peut-être mais d'autres peuvent demander pour vous.
- L'ETUDIANT : Quels autres ?
- LE PRESIDENT : Et puis il ne faut pas laisser tomber les bras. Vous avez perdu une soeur mais vous gardez une fiancée envers laquelle la nature a été généreuse... Et elle montre toutes les formes d'amour pour vous et contrairement à vous-même, elle fait tout pour que le sort soit plus clément.
- L'ETUDIANT : La fiancée fait tout... tout quoi ?
(Il se dresse et empoigne le Président au collet) Qu'a fait ma fiancée, dites ? Comment la connaissez-vous ?
Dites-le moi... dites ... (il le lâche en le poussant)
Vous êtes muet, n'est-ce pas ? Mais vous n'avez pas à ouvrir votre sale gueule pour que je comprenne. Qui, maintenant, je comprends.
- LE PRESIDENT : Que comprenez-vous ?
- L'ETUDIANT : Mon Dieu... Réjouissez-vous... Détruisez-moi. Ecrasez-moi. Envoyez-moi à la potence. Je n'ai aucune force derrière moi pour vous causer des ennuis... qui vous demandera des comptes. Tuez-moi une fois pour toutes afin que... oui... que vous gardiez celle envers laquelle la nature a été généreuse. N'est-ce pas le tribut que vous lui exigez afin que la justice soit plus cléments ? Oh mon Dieu. Quelle Pourriture ! Mais je comprends. Le citoyen est marié, il lui faut la fille seulement, le temps qu'il faut. Et puis on la remet entre les mains du prisonnier. Et alors tout le monde en aura pour son compte... comme c'est ingénieux ! Oh quelle pourriture ! Jusque dans ce sanctuaire... Allez-vous en. Débarrassez-moi de votre immode présence. Condamnez-moi, ce sera le champs libre pour vous. Mais sachez que je vous plains (il crache dans sa direction. Le Président sort). Pourriture de pourriture... (Le juge, le greffier, l'avocat et les gardes entrent et prennent leurs places. Le Président entre.)

LE PRESIDENT

: (trois coups de marteau) Le ministère public va procéder à l'interrogatoire pire de l'accusé.

LE JUGE

: Depuis combien de temps avez-vous terminé vos études ?

L'ETUDIANT

: Depuis six mois.

LE JUGE

: Qu'avez-vous fait en vue de trouver du travail et servir le pays ?

L'ETUDIANT

: J'ai introduit ma candidature et ai déposé des dossiers.

LE JUGE

: Quelle a été la réponse ?

L'ETUDIANT

: Pas de place ou attendre.

LE JUGE

: Quel sens donniez-vous au dîner organisé en votre domicile pour votre futur patron ?

L'ETUDIANT

: Il n'y a jamais eu, à ma connaissance, de dîner organisé pour lui. Je n'ai pas d'argent à dépenser à ces fins.

LE JUGE

: Ce n'est pas l'argent qui vous manque. Et celui remis au Directeur pour le corrompre ?

L'ETUDIANT

: Je n'en sais strictement rien.

LE JUGE

: Dans votre famille, vous êtes bien l'aîné ?

L'ETUDIANT

: Oui, je l'étais quand nous étions encore deux.

LE JUGE

: En tant qu'aîné, vous devez surveiller les cadets ? Si quelque chose survient au cadet, c'est vous le responsable.

L'ETUDIANT

: Je vous vois venir. Je vous réponds qu'il faut s'entendre sur...

LE JUGE PRES.

: (Tonnant) Il n'y a pas de IL FAUT S'ENTENDRE. Répondez par oui ou non.

L'ETUDIANT

: Oui.

LE JUGE

: Comment expliquez-vous que votre soeur sorte sans que vous sachiez ou vous l'autorisiez ?

L'ETUDIANT

: Oui.

LE JUGE

: Citoyen, répondez en homme honnête et intelligent.

L'ETUDIANT

: Non.

LE JUGE

: Votre honneur, il me semble que l'accusé veut délibérément faire obstruction au déroulement normal du procès. (A l'étudiant) Citoyen... n'alourdissez pas le poids des changes entre ça. Répondez clairement aux questions qui vous sont posées. Dites-moi maintenant que s'est-il passé quand votre soeur est rentrée de sa sortie ?

L'ETUDIANT

: Dois-je répondre par oui ou par non ?

LE JUGE

: Je vous demande de répondre comme il se doit, Citoyen.

L'ETUDIANT

: Je lui ai demandé d'ou elle venait.

LE JUGE

: Comment est-elle venue à avoir la fracture qui lui a coûté la vie ?

L'ETUDIANT

: (Emu) Ma soeur a voulu justifier son gest par amour pour moi et pour m'obtenir le contrat à mon insu. Cet aveu a augmenté ma colère car jusque là je m'attendais à ce que ma soeur demente ce que m'avait dit son fiancé. Il était difficile de m'imaginer ma soeur faire une chose pareille. Elle était sur le palier. Aveuglé par la colère, je ne pouvais plus me maîtriser et j'ai fait une giflé à ma soeur. Elle a perdu l'équilibre sous l'effet de la giflé, et est tombée du palier sur la plancher. Je répète ce que j'ai toujours dit. J'aimais trop ma soeur ! jamais je n'aurais cru... Oh non jamais !

LE JUGE

: Curieuse façon d'aimer. Ce sera tout. (L'étudiant regagne sa place, Le juge et l'avocat montent près du Président. Celui-ci leur parle brièvement à voix basse. Puis ils reviennent à leurs places respectives.)

LE PRESIDENT

: Y'a-t-il quelque chose à ajouter ? (aux deux parties)

LE JUGE

: Non votre honneur. Le ministère public est prêt pour la conclusion du débat.

L'AVOCAT

: La partie civile aussi votre honneur.

LE GESTES

JUGE

: (Gestes appropriés, emphatiques, mélodramatiques...) Citoyen Président, Citoyennes et Citoyens, il m'est extrêmement pénible de prendre la parole et d'avoir à prononcer un réquisitoire contre une fleur de notre jeunesse, un jeune fils de ce pays, un jeune homme aidé par la nation qui attendait en // retour des bons et loyaux services, un jeune doué enfin d'une intelligence et d'une compétence exceptionnelles car il vient de décrocher haut la main un doctorat il y a six mois. Mais hélas, laissez-moi pleurer et déplorer l'ironie du sort qui dote les plus méchants des meilleurs de qualités pour en démunir ceux qui ont le plus souvent les témoignages.

- L
LA FIANCEE : Dans leur maison.
- L'AVOCAT : Savez-vous si votre fiancé était là ?
- LA FIANCEE : Oui, il était dans la maison.
- L'AVOCAT : Croyez-vous qu'il était au courant de l'invitation ?
- LA FIANCEE : Je... je ne sais pas... Ah... oui, je ne sais pas.
- L'AVOCAT : Vous m'étonnez Citoyenne. vous ne semblez pas réaliser que vous êtes en train de répondre à des questions dont le principal intéressé est votre fiancé.
- LE JUGE : Objection. Le témoin a prêté serment de dire la vérité et si elle dit la vérité, il n'y a pas à la changer.
- L'AVOCAT : La vérité... La vérité (long regard sur la fiancée) ce sera tout.
- LE JUGE : Citoyenne, vous avez suggéré à votre fiancé d'utiliser l'aide de votre père pour trouver du travail, pourquoi a-t-il refusé ?
- LA FIANCEE : Il a dit qu'il ne voulait dépendre de personne et être libre.

Oui, pourquoi la nature si juste se plaît-elle à mélanger les choses ? Pourquoi, en effet, donne-t-elle une si grande intelligence à des êtres pervers et frustrés ? Et notre Nation de se lamenter du gaspillage des sommes pour ces jeunes qui, au lieu de la servir, deviennent les destructeurs du peuple. Voilà donc le portrait de celui que vous avez à juger pour meurtre de sa sœur. Un jeune homme plein d'intelligence, digne, je, mais pour introduire des procédés diaboliques de corruption par personnes interposées et surtout sans honte de détournement de la bonne voie de êtres innocents. Non content d'avoir voulu forcer la main de son futur patron par des dîners et des enveloppes d'argent, voilà qu'il y va plus loin en voulant lancer sa sœur dans la voie du mal.

Où est encore l'amour fraternel, je vous le demande ? Où est le sens de la responsabilité d'ainé ? Où ne peuvent conduire des agissements aussi sataniques ? Si ce n'est au crime ? ... et le pas a été allègrement franchi par cet intellectuel décidé de vivre en marge de la société. Quel fratricide ! Il a tué sa sœur. Mais pourquoi ? Pourquoi alors qu'elle ne faisait que ce qu'il lui dictait ? Voilà le mystère qui rend plus odieux ce crime. Est-ce le désir de vouloir se mettre en vedette ... d'étaler aux yeux de tous la détermination à narguer l'Etat, la justice et ses lois ? N'est-ce pas l'esprit de ruiner la société ? Rappelez-vous cela, Citoyennes et Citoyens ! Rappelez-vous que vous avez à juger non seulement un simple criminel, non un simple tueur mais un subversif, un détracteur doublé d'un meurtrier. Non un meurtrier simple et ordinaire mais fratricide. Dès lors est-il permis que notre Nation si jalouse de la vie de ses citoyens autorise que des êtres aussi dangereux restent impunis et continuent à perpétrer le mal ? Non, n'est-ce pas ? Il y va de la survie même du pays et de ses institutions. C'est pourquoi nous réquérons contre l'accusé ici présent, en exemple à tous ceux qui ne ... et pour le grand bien de notre pays, la peine capitale. (Il va s'asseoir, satisfait de lui-même)

LE PRESIDENT
L'AVOCAT

La parole est à l'accusé de la défense pour le plaider.
Citoyen Juge Président, Distingués invités, Citoyennes et Citoyens, de longues années passées sur le banc de l'école pour préparer un avenir au service de ce pays ont fait de l'accusé, selon les termes mêmes de mon collègue la fleur... la crème de la jeunesse. Sacrifiant d'immenses avantages qui le tentaient en occident, le voilà revenu au pays avec un seul désir : servir son peuple. Voici ses brés solides, voici ma tête pleine de théories et de projets" tels devait-il s'adresser à son pays lors de son retour. Et qu'a fait le pays pour l'utiliser ? Oh malheur de cette jeune génération qui se heurte à la jalousie des hommes en place. Oh l'espérance d'un brillant avenir éteinte par des pratiques antipatriotiques. Car enfin, quel témoignage avons-nous entendu chargeant ce jeune homme de corruption ? Est-ce un Directeur qui fait traîner le dossier des mois durant sous prétexte de manque de place mais qui le signera en une soirée dans une boîte de nuit en compagnie d'une innocente jeune fille qu'il veut déshonorer ? Est-ce cette fille gavée d'argent pour se faire la femme dévouée de l'accusé ? Et quelle femme d'ailleurs ? Sont-ce là des agissements patriotiques à donner en exemple ?

Condamnez-le. Condamnez ce jeune homme, Citoyennes et Citoyens, et vous ouvrez ainsi la voie à ce que votre fille... votre femme... votre sœur soit chaque jour le prix de toute faveur que vous désirez solliciter. Que ferez-vous de la femme traditionnellement symbole de la famille ?

